

avec la température à laquelle elles se produisent. Les matières volatiles qui se dégagent des roches éruptives au-dessus de 500° constituent les *fumerolles sèches* ou *anhydres*; indépendamment du chlorhydrate d'ammoniaque, de l'hydrogène sulfuré, de l'acide carbonique, substances qui se trouvent aussi dans les fumerolles plus froides, elles sont caractérisées par une abondance toute spéciale de chlorures anhydres (sel marin, chlorures de potassium, de fer, de manganèse, de cuivre) et de fluor.

Les fumerolles dont la température est comprise entre 400° et 300° sont dites *acides*. Les chlorures alcalins y ont disparu, mais elles contiennent une énorme quantité de vapeur d'eau; on y trouve quelques traces d'acide sulfureux et un peu plus d'acide chlorhydrique, l'ensemble de ces deux gaz formant d'ailleurs à peine un millième de la masse totale; elles déposent du fer oligiste.

Vers 100°, l'hydrogène sulfuré et la vapeur d'eau prédominent et il n'y a plus de chlorures que celui d'ammonium donnant par décomposition un peu d'ammoniaque libre qui fait qualifier d'*alcalines* les fumerolles qui se dégagent dans ces conditions. L'acide carbonique augmente de plus en plus à mesure que la température s'abaisse davantage.

Formation des minéraux. — Les eaux minérales qui ont été imprégnées par des fumerolles, qui dans les couches profondes du sol se sont plus ou moins échauffées et chargées de substances diverses, sont un agent essentiel de la formation des gîtes métallifères; elles contiennent de nombreuses matières dissoutes et leur activité minéralisatrice se reconnaît de la manière la plus claire dans les dépôts qu'elles produisent (silice, tufs calcaires, oxyde de fer hydraté, etc.). Quand des sources ferrugineuses coulent sur des terrains renfermant des substances organiques en décomposition et dégageant de l'hydrogène sulfuré, on observe la production de pyrite; l'action de ces eaux peut du reste avoir lieu en un temps relativement court; ainsi, les eaux de Plombières, par exemple, dont la température est de 73° et qui contiennent des fluorures, du silicate de potasse, etc., ont partiellement transformé les éléments de la maçonnerie construite pour les capter; les cavités des murs sont tapissées d'enduits minéraux mamelonnés ou cristallisés, dans lesquels M. Daubrée a reconnu la calcite, la fluorite, l'arragonite, l'opale, le mésotype (silicate d'alumine et de soude hydraté), l'apophyllite (silicate de chaux et de potasse hydraté), la chabasie (silicate d'alumine et de chaux hydraté), etc. Des phénomènes analogues s'observent partout où il y a des eaux minérales.

D'un autre côté, les dépôts de minéraux peuvent avoir lieu soit à la température et à la pression ordinaires, soit à des températures et à des pressions

élevées, qui augmentent de beaucoup le pouvoir dissolvant de l'eau, et les matières déposées dans ces conditions sont souvent cristallisées ou cristallines. De Sénarmont a pu reproduire un grand nombre d'espèces minérales en chauffant des mélanges de dissolutions en tubes scellés; il a obtenu, par exemple, des cristaux de sidérose, de diallogite, de smithsonite, de giobertite, etc., en chauffant du carbonate de soude avec des solutions de sulfates ou de chlorures entre 130° et 170°.

Il est à remarquer, enfin, qu'à mesure qu'on s'enfonce dans les filons, on voit les minéraux se simplifier; ils se réduisent dans la plupart des cas à des sulfures, rarement à des métaux natifs, quelquefois, comme pour le fer et le manganèse, à des carbonates; un seul métal, l'étain, reste à l'état d'oxyde aux plus grandes profondeurs où l'on va le chercher, c'est-à-dire à 800 mètres environ. Les minéraux oxydés disparaissent donc aux grandes profondeurs pour faire place aux minerais formés dans un milieu réducteur, et ce fait suffit à montrer que les eaux, quelle que soit leur origine, ont fait avant d'arriver aux filons un trajet souterrain assez prolongé pour se débarrasser de leur oxygène; l'exception que l'étain présente tient probablement à l'excès d'oxygène qui caractérise les roches acides avec lesquelles ce métal est en relation.

ALFRED DITTE.

ETHNOGRAPHIE

La médecine chez les Cambodgiens.

I

La médecine des Cambodgiens n'est pas une science: elle est un mélange de connaissances vagues des propriétés médicinales de quelques plantes (*tomnam*) et de beaucoup de superstitions, de pratiques mystérieuses et d'invocations ridicules. Elle est même souvent bien plutôt une manœuvre de sorcellerie qu'une thérapeutique.

Je vais, pourtant, m'efforcer, dans cet article, d'extraire des *satras* que j'ai sous les yeux et des notes que j'ai amassées ce qui peut constituer les embryons d'une science médicale, et d'indiquer quels sont les médicaments qui paraissent constituer la base même de la thérapeutique cambodgienne. Je dirai, dans un autre article, ce qu'est la sorcellerie chez les Khmers et quelles sont les manœuvres auxquelles se livrent les sorciers et certains guérisseurs qui sont bien plutôt sorciers que médecins.

Cette distinction s'imposait d'autant plus qu'au Cambodge on se garde bien de confondre les *louk-crou-pet* ou médecins (littéralement seigneurs-professeurs de sciences) avec les *crou-thnam* (littéralement professeurs en médicaments), qui sont les donneurs de remèdes et surtout avec les *thmùp* et les *ap* (sorcières et sorcières) qui passent pour être en possession de secrets médicaux. Les premiers sont très estimés, les seconds le sont moins, et les troisièmes, qui ne sont pas estimés, sont redoutés. Cependant ils sont consultés autant les uns que les autres et leurs ordonnances verbales sont également suivies avec le soin le plus méticuleux.

La raison en est bien simple : on ne trouve pas des médecins partout. Le *louk-crou-pet*, qui a certainement la confiance du peuple, est rare ; on ne le trouve guère qu'à Phnom-Penh, au palais royal, qui en a deux ou trois, à Oudong près de la reine-mère qui en entretient deux, et dans quelques gros villages très fréquentés par les commerçants et par les mandarins ; des provinces nombreuses en sont complètement dépourvues. Le *louk-crou-pet* a non seulement quelques connaissances médicales ; il est, de plus, un *achar*, c'est-à-dire un lettré, un savant théologien, qui se recommande par une certaine dignité de tenue et une grande dévotion aux choses de la religion. « Il doit être un homme au cœur juste et marcher toujours dans la voie droite. » Il a constamment chez lui deux ou trois élèves, et parmi eux son fils le plus souvent, qu'il instruit et qu'il dresse aux pratiques médicales. Il leur dit à quels symptômes on reconnaît les maladies, quels médicaments (*thnam*) il faut donner aux malades, les plantes (*tom-nam*) avec lesquelles il faut les composer, les endroits où on les trouve le plus ordinairement ; il leur enseigne pratiquement les moyens de les préparer. C'est de cet enseignement que lui vient son titre de « professeur », car, tout en pratiquant la médecine, il professe.

Malheureusement le *louk-crou-pet* n'est pas moins superstitieux que les Cambodgiens moins instruits ; il croit aux démons et aux esprits qui donnent certaines maladies et qu'il faut chasser du corps des malades avec incantations et des pratiques qui ne sont rien moins que médicales. Cependant, comme il a confiance dans la vertu des *thnam* qu'il sait préparer, il les ordonne tant qu'il ne désespère pas et qu'il observe que la maladie suit une marche régulière. Il se garde bien de s'opposer aux pratiques des autres guérisseurs et des sorcières qu'il plaît aux malades de faire appeler. On dit même que, ne sachant plus que faire, il sait au besoin y avoir recours et qu'il sait achever par des incantations une cure qu'il a commencée avec des *thnam*, des simples. C'est ainsi que, chez les peuples barbares ou sauvages, les lettrés ont peine à se dégager des superstitions grossières qui

hantent l'esprit des populations qu'ils devraient instruire.

Les *crou-thnam* sont beaucoup plus nombreux que les *louk-crou-pet* : on en trouve dans tous les gros villages et souvent dans des hameaux perdus au milieu de la brousse. Ils professent aussi, mais comme ils ont appris peu de chose, ils enseignent plus de superstitions que de science. Ils ont généralement quelque instruction. Ce qui distingue les *louk-crou-pet* des *crou-thnam*, c'est que les premiers ont étudié dans les *satras*, reçu des leçons de praticiens relativement instruits, qu'ils continuent d'étudier et qu'ils connaissent un peu l'anatomie du corps humain, alors que les seconds, mal instruits dans leur art, ne possèdent que quelques recettes médicales, savent mal reconnaître les maladies et ne se soucient point d'apprendre par l'étude ce qu'ils ne savent pas. Ils sont, d'autre part, moins exclusivement médecins que les *louk-crou-pet*, moins versés dans les sciences religieuses, moins dignes, moins vertueux.

Les *thmùps* et les *ap* (sorcières et sorcières) sont aussi des guérisseurs, en outre de ce qu'ils sont secrètement, mais des guérisseurs ignorants, et sans honnêteté professionnelle, des guérisseurs qui souvent vendent des remèdes dont ils connaissent l'inefficacité. On dit cependant qu'ils connaissent des secrets médicaux qui sont infailibles et qu'ils guérissent souvent des malades que les *louk-crou-pet* et les *crou-thnam* n'ont pu guérir. On les trouve un peu partout ; mais s'ils proclament leurs soi-disant connaissances médicales, ils se gardent bien d'avouer leurs connaissances en sorcellerie. Je reparlerai d'eux quand je m'occuperai de la *sorcellerie chez les Cambodgiens* ; mais je devais les signaler ici comme guérisseurs, puisque le peuple cambodgien a confiance en leur savoir et a recours à leurs pratiques.

II

Selon les Cambodgiens, les maladies sont provoquées : — par les excès de toutes sortes ; — par la nourriture défectueuse qui appauvrit le sang, amaigrit l'homme ; — par les mauvaises eaux et les vents mauvais qui donnent la fièvre ; — par l'abondance extrême ou la pénurie des humeurs de l'estomac qui compromettent la digestion, donnent la diarrhée, la dysenterie, ou amènent la constipation ; — par l'agitation du fiel, qui produit la jaunisse, la folie et la tristesse ; par les fiels du corps (1) — qui, en se corrompant, donnent les maladies de peau, les ulcères ; — par la mauvaise répartition entre toutes les parties du corps du suc des aliments digérés, ce qui produit le développement anormal ou l'atrophie de certains

(1) Voyez dans cette *Revue*, n° 13 du 31 mars 1894, p. 397, mon article sur l'*Anatomie chez les Cambodgiens*.

membres; — par la coagulation du sang en certaines parties du corps et par l'obstruction des canaux où soufflent les vents intérieurs qui font battre le pouls, ce qui produit la paralysie; — par le feu intérieur, qui, n'étant pas alimenté par les vivres ou qui l'étant mal, chauffe d'une manière anormale le cœur, les poumons et les intestins, ce qui augmente la température et produit la fièvre, les douleurs de l'estomac; — par le refroidissement de la surface du corps, qui arrête la sueur, empêche l'estomac de produire les humeurs indispensables, ce qui donne la fièvre, les coliques, la diarrhée, la courbature, arrête les menstrues des femmes, etc., etc.

A ces causes de maladies que l'observation a fait connaître, les Cambodgiens ajoutent: « Les maladies sont encore provoquées par les démons qui s'emparent des corps, par les *khmôch* ou revenants qui font de même ou qui traînent derrière eux des vents mauvais, — par les sorts que jettent les sorciers et les sorcières, — par les génies et par les ancêtres qui, mécontents, punissent ceux qui les ont offensés ou les parents de ceux qui les ont offensés en les rendant malades. » Mais je n'ai pas à parler ici de ces dernières maladies qui relèvent de la sorcellerie; revenons à la médecine sérieuse.

Quand une maladie se déclare, on appelle un médecin, — un *louk-crou-pet* si possible, un *crou-thnam* si on ne peut mieux faire, — et on lui confie le soin de soigner le malade, d'indiquer les remèdes qu'il faut appliquer. Quelquefois, mais rarement, on lui confie le malade lui-même: alors il le prend dans sa maison, afin de pouvoir le soigner à toute heure du jour et de la nuit.

J'ai assisté à plusieurs visites de médecins, et je dois avouer que j'ai toujours été surpris de voir ces demi-barbares procéder comme procèdent nos médecins: tâter le pouls du malade, observer l'accroissement de la température corporelle au front et sur la poitrine, son abaissement aux extrémités, regarder le blanc des yeux, la langue pour savoir si elle est chargée, examiner la poitrine et les entre-doigts pour s'assurer qu'on n'a pas affaire à une éruption, tout cela au milieu du plus grand silence, très gravement comme le ferait un docteur de l'une de nos facultés. Ceci fait, le médecin interroge afin de connaître par le malade lui-même les autres symptômes de la maladie; il pose des questions judicieuses et qui prouvent qu'il a quelques notions de médecine, qu'il connaît les maladies. Il examine encore le malade, puis il nomme la maladie et indique les remèdes à employer.

III

Malheureusement la thérapeutique des Cambodgiens, la thérapeutique qu'on a enseignée au mé-

decin est insuffisante, ridicule quelquefois, mais, comme il n'en connaît pas d'autre, il l'applique. Voyons donc ce qu'est la thérapeutique du *louk-crou-pet* khmer, quels sont les médicaments qu'il devra composer lui-même et qu'il appliquera ou qu'il ordonnera.

Observons tout d'abord que, *a priori*, pour tout Cambodgien, un médicament est un composé de plantes. Le mot *thnam* qui veut dire « médicament », en langue khmère, vient en effet du mot *tomnam* qui veut dire « plante »; il n'en est que la contraction.

Observons encore que les médecins cambodgiens, avec les *tomnam* (nos aïeux disaient les *simples*), savent composer: — les *thnam collica* ou pilules, — les *thnam léap* ou onguents (du mot *léap*, oindre); — les *thnam banchôs* ou purges (du mot *chôs*, diarrhée); — les *thnam phoc*, potions médicales (du mot *phoc*, boire); — les *thnam kouot*, ou vomitifs; — les *thnam tôp* ou astringents; — les *thnam sondam* ou somnifères (du mot *sondam*, dormir); — les *thnam pul* ou poisons et les *thnam ponsap-pul*, ou contre-poisons; — les *thnam popûc* ou emplâtres; — les *thnam bet* ou cataplasmes (du mot *bet*, coller). — Ajoutons qu'ils savent cautériser les blessures en les fumant, *poum pok dombau*, avec des plantes qui se consomment lentement; avec l'arsenic, *janau*, qu'ils obtiennent de la Chine, qu'ils réduisent en poudre, et dont ils saupoudrent les blessures, les ulcères; avec certaines résines réduites en poudre et placées sur les plaies.

Mais procédons avec plus de méthode:

— La *constipation* ou *top-chôs* ou *kedien* est un gros mal, disent les médecins, parce qu'il donne des coliques, durcit le ventre qui se remplit sans pouvoir se vider. Alors le malade éprouve des maux de tête, il a l'haleine mauvaise, les traits de sa face sont crispés, il devient triste et maussade. Si la constipation persiste, le malade dépérit et des hémorroïdes surviennent. — Dès que la constipation dure depuis deux ou trois jours, il faut s'efforcer de la faire cesser avec un *thnam chôs*, c'est-à-dire avec un médicament qui provoquera la diarrhée; voici la recette de l'un d'eux: — Prenez du bois du *dæum khniek* (arbruste), de la racine de la plante *chheu téal trank*, et mettez tremper pendant plusieurs jours dans un peu d'eau qui a servi à laver le riz sec; ceci fait, prenez un peu de cette eau, grattez dedans les trois morceaux de bois avec une pierre aiguisée jusqu'à ce que vous obteniez une petite tasse à thé d'eau épaisse. Donnez cette eau à boire au malade, mais surtout n'abusez pas de ce médicament, parce que vous obtiendriez des selles trop nombreuses et trop abonçantes. — Ce *thnam* a pour but d'amener l'estomac à produire les humeurs indispensables à la

digestion et qu'il ne produisait plus en quantité suffisante.

La diarrhée ou *chôs phtey* est le contraire du mal précédent. Cette maladie affaiblit le malade, le brûle intérieurement parce que ni l'estomac ni les intestins ne peuvent rien garder et transforment trop rapidement les aliments qui leur sont envoyés en liquides plus ou moins épais, et parce que la répartition des aliments digérés se fait mal (1). Ce mal provient de ce que les humeurs de l'estomac sont trop abondantes. Il faut l'enrayer parce qu'il s'aggraverait rapidement. — Alors prenez de l'écorce de goyavier, faites-la chauffer entre deux baguettes au-dessus du charbon embrasé jusqu'à ce qu'elle devienne grise, écrasez et faites bouillir dans une marmite neuve pendant un bon quart d'heure. Laissez refroidir, puis donnez au malade. Il faut 100 grammes d'écorce pour environ 200 grammes d'eau.

La dysenterie ou *mouol pô* est la maladie précédente très aggravée et devenue mortelle. Les selles sont très liquides, très abondantes, brûlantes; les intestins ne conservent rien. Il faut soigner cette maladie de suite parce qu'elle peut tuer très rapidement. — Prenez de la cendre d'opium fumé; ajoutez-y de l'eau de manière à faire une pâte que vous diviserez en pilules grosses comme du plomb n° 0 : donnez au malade à boire deux petites tasses de thé, puis faites-lui prendre deux pilules le matin et ordonnez la diète; recommencez le soir, puis le lendemain matin, puis le lendemain soir.

Si ce *thnam* ne produit aucun effet, ne désespérez pas, me dit un *crou thnam*, et recourez à cet autre : — Prenez une grenade verte, faites-y un trou sur un seul côté, mais conservez la peau que vous avez enlevée; par ce trou introduisez un morceau de gambier, puis refermez avec la partie de peau que vous avez enlevée. Ceci fait, mettez la grenade au-dessus de la braise enflammée et laissez-la jusqu'à ce que le gambier que vous y avez introduit soit fondu dans le fruit. Ce résultat obtenu, coupez la grenade en quatre et mettez-la dans une petite marmite neuve avec environ deux verres d'eau, puis faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un tiers du liquide. Alors filtrez, laissez refroidir, puis donnez à boire au malade. — Recommencez le lendemain, puis le surlendemain avec la même grenade.

Si ce second *thnam phoc* n'agit pas plus que le premier, ne désespérez pas encore et préparez cet autre : — Prenez du bois d'un jeune *tâl* (arbrisseau dont la peau à écailles rappelle la peau du serpent) gros comme un œuf de pigeon; coupez ce morceau

de bois en *sept* (1) rondelles d'un centimètre d'épaisseur; mettez-les dans une marmite neuve avec un bol d'eau, puis faites bouillir: au premier bouillon, jetez cette première eau, puis remplacez-la par de l'eau froide; jetez-y *sept* rondelles de *banhia-kack dæum rang* (plante parasite qui pousse sur le *dæum rang*), environ quatre centimètres cubes de sucre du palmier *thnot* (*Borassus saccharifera*), puis faites bouillir un bon quart d'heure. Laissez refroidir, filtrez, et donnez au malade à boire en une seule fois. — Recommencez le lendemain avec les mêmes plantes, en ajoutant de l'eau et en faisant bouillir, puis le surlendemain. Le jour suivant, il faudra changer le *tâl* et le *banhia* parce que ces végétaux auront perdu leurs propriétés médicinales au bout de trois cuissons.

Mon médecin ajoute : « Il arrive souvent qu'un de ces trois médicaments n'agit pas sur un malade alors qu'il agit efficacement sur un autre. Cela dépend de la maladie, de sa gravité, mais cela aussi peut venir du malade. C'est pour cela que le médecin ne doit pas s'astreindre à ordonner les médicaments dans l'ordre ci-dessus; il peut en transposer l'application, car on a vu un médicament plus actif qu'un autre ne pas améliorer l'état d'un malade, alors qu'un médicament reconnu faible amenait de suite un mieux appréciable. Je ne peux pas m'expliquer cela, mais c'est là un fait que j'ai souvent observé. »

Si la dysenterie est accompagnée de grandes chaleurs stomacales, il faut apaiser les souffrances que donnent ces chaleurs, car elles proviennent du feu intérieur qui consume l'estomac et les poumons, parce que les aliments qu'il aurait dû consumer ont passé trop vite de l'estomac dans les intestins. — Prenez donc trois jeunes pastèques grosses comme le poignet, coupez-en les extrémités, puis faites quatre parties à peu près égales de chaque fruit. Mettez le tout dans une marmite neuve avec environ un bol d'eau et faites bouillir jusqu'à ce que les morceaux de pastèques soient devenus très mous. Ceci fait, versez le liquide dans un bol, ajoutez du sucre blanc et exposez toute une nuit à l'air libre. Le lendemain, filtrez et donnez à boire au malade. — Vous pouvez recommencer avec les mêmes fruits, mais après la troisième fois il faudra prendre de nouvelles pastèques.

Si ce médicament n'apaise pas les douleurs stomacales, recourez à celui-ci qui est efficace en beaucoup de cas : — Prenez *sept* racines de bananier *phès*, *sept* nœuds de canne à sucre noire, mettez dans un litre d'eau, puis faites bouillir dans une marmite neuve jusqu'à ce que le liquide soit réduit des deux tiers. Filtrez, laissez refroidir, puis donnez au malade,

(1) Voyez mon précédent article sur l'Anatomie chez les Cambodgiens, dans cette même Revue, n° 13 du 31 mars 1894, p. 396.

(1) Chiffre sacré.

qui doit boire en une seule fois. Recommencez deux fois avec les mêmes racines et les mêmes nœuds, mais, à la troisième fois, prenez des végétaux frais, parce que les anciens ne sont plus bons à rien.

Si le malade ne peut plus conserver les potions que vous lui donnez à boire, ce qui est un très mauvais signe, prenez cinquante feuilles de ricin, faites-les bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles soient très molles : alors prenez une pierre arrondie, mettez les feuilles dessus, l'une sur l'autre, et faites asseoir le malade, la chair nue, sur ces feuilles bien chaudes jusqu'à ce qu'elles soient refroidies. Alors faites lever le malade et couchez-le. Reprenez les feuilles, trempez-les dans l'eau chaude qui a servi à les cuire et que vous avez pris soin de conserver sur le feu ; puis, quand ces feuilles auront retrouvé la température élevée qu'elles avaient tout à l'heure, retirez-les de l'eau et appliquez-les sur l'aine. Exercez des pressions sur le ventre pendant qu'elles refroidissent. Ajoutez de l'eau froide à l'eau qui a servi à les cuire, de manière à la ramener à une température supportable, puis versez cette eau sur le malade. C'est le dernier remède que peut tenter un médecin qui sans succès a essayé tous les autres.

— *Maux de tête* ou *chhoù khbal*. — Quand les douleurs ne sont pas très grandes et ne proviennent pas d'une autre maladie, de la fièvre, elles sont causées par un refroidissement partiel, par une obstruction bénigne des conduits de la tête où soufflent les vents intérieurs. On peut les faire passer en pinçant fortement et en tirant une cinquantaine de fois la peau du nez entre les deux yeux.

Si les douleurs persistent, il faut avoir recours au massage de la tête, ou bien appliquer de l'opium à fumer sur les tempes, sous un petit morceau de papier coupé en rond et d'un diamètre égal à celui d'une pièce de dix cents ; le papier peut être blanc ou noir, mais la coutume est de donner la préférence au papier noir. Si les douleurs sont intolérables, il faut employer un remède plus énergique : — Prenez du safran, des feuilles de la liane *bas*, des feuilles du *putréa* (*jujubier*) par parties égales, jetez-les dans de l'eau de riz, mettez sur le feu et agitez avec un petit bâton, de manière à obtenir un mélange parfait. Alors renversez sur un linge blanc et propre, enveloppez, laissez écouler l'eau et appliquez ce *thnam bet*, ce cataplasme, sur le front du malade. Réchauffez ce *thnam bet* deux ou trois fois.

La *fièvre* ou *khruon* est petite, grande ou mortelle. Quand elle est petite, elle provient d'une insolation, d'un refroidissement, d'un mauvais air, d'une mauvaise eau ; elle passe souvent quand on fait boire au malade un, deux ou trois litres d'eau de riz dans une seule journée. L'eau de deux cocos frais prise de la même façon peut aussi guérir la petite fièvre.

L'écorce du *kantuot-sroc* bouillie dans l'eau jusqu'à réduction au tiers donne aussi de très bons résultats.

La grande fièvre est plus difficile à guérir, parce qu'elle brûle et glace successivement le malade ; elle est causée par les mauvaises eaux ou les vents mauvais. Si elle résiste à la médication ci-dessus, il faut agir avec énergie : — Prenez une ficelle, mettez-la sur le cou du malade, la tête étant droite ; ramenez-la sur les deux bouts des seins, la ficelle étant bien tendue ; coupez-la à hauteur des bouts des seins, puis retournez cette ficelle de manière à ramener les extrémités jointes au milieu du dos. A ce point ainsi indiqué, le malade étant couché sur le ventre, déposez soit une boulette de coton bien sec et non filé, grosse comme un petit pois, soit une pincée de poils du fruit *thloc*, et mettez-y le feu. — Recommencez une fois et même deux fois.

La fièvre mortelle, qui est la fièvre des bois et des montagnes, la fièvre des marais, la fièvre des eaux empoisonnées par la terre où elle passe, la fièvre des vents chargés de poison, se guérit quelquefois avec les procédés ci-dessus indiqués, mais elle tue souvent le malade en quelques jours. Ceux qui guérissent sont généralement malades pendant plusieurs mois ; certains ne retrouvent jamais la bonne santé qu'ils ont perdue.

— Les *coliques* ou *chhoù phtéy* ou *chhoù po*, maux de ventre, quand elles ne sont pas provoquées par la constipation, sont causées par les vers qui vivent dans les intestins. Ceux-ci se contractent douloureusement, tressaillent et se tordent. Pour guérir un malade qui souffre ainsi et dont le mal résiste à l'eau d'un coco frais bue en une seule fois, il faut avoir recours aux pointes de feu aux deux côtés du nombril. On procède comme il a été dit ci-dessus, une fois, deux fois et même trois fois, à un jour de distance chaque fois, puis on recouvre les brûlures avec du papier chinois mâché ou avec du tabac mâché. — On peut aussi guérir les coliques en massant le ventre.

— Les *digestions* pénibles sont causées par la pénurie dans l'estomac des humeurs indispensables à la digestion et quelquefois par l'absorption trop abondante d'une nourriture trop forte. Alors il y a engorgement. Dans ces cas, donnez aux malades un *thnam bonchos* comme pour la constipation, afin de lui procurer quelques selles ; puis, pour dégager par en haut donnez-lui un *thnam kouot* ou vomitif. Pour composer ce dernier remède, prenez sept tranches de manioc préalablement pelé, épaisses d'un demi-centimètre et aussi larges et longues que le tubercule, séchez au soleil, mêlez avec trois *hun* (le *hun* équivaut à notre gramme) de tabac chinois très fin, jetez le tout dans un bon verre d'eau. Agitez longtemps, filtrez avec un linge, puis donnez à boire au malade.

Les *rhumatismes* ou *cocriou* sont causés par les

refroidissements, par l'humidité des nuits, qui arrêtent les sueurs et rendent les nerfs douloureux. Les gens qui souffrent de ce mal ne peuvent souvent pas lever les bras sans éprouver des douleurs insupportables; ils souffrent aux articulations et gisent impuissants. Voici des remèdes qui peuvent être employés quelquefois avec succès: — Prenez des racines du *ponley* (plante de la famille du safran), écrasez-les avec du sel dans un mortier et jetez le tout dans de l'alcool de riz; faites chauffer au-dessus d'une torche (?), puis, quand cet onguent est bien chaud, badigeonnez les articulations. Une heure après, essuyez et massez, doucement d'abord, puis fortement les mêmes articulations, partout où le malade souffre. Si, au bout de quelques jours de ce traitement répété quatre fois par jour, vous constatez que les douleurs persistent sans amélioration, récitez les prières d'usage qui chassent les démons, crachez le jus de votre chique sur les articulations malades et attendez la guérison. Il va sans dire que vous pouvez continuer le premier remède, qui agit souvent à la longue. En tous cas, il faut recommander au malade de toujours espérer la guérison.

La *paralytic*. — On ne guérit pas un malade atteint de paralysie totale ou même partielle, mais on peut améliorer la situation du paralytique en massant tous les jours les membres malades. Cependant on a vu des paralytiques qui guérissaient d'eux-mêmes; mais cela est l'œuvre exclusive des génies bienfaisants, parce qu'alors la maladie était l'œuvre des démons ou des *don-ta* (1) mécontents.

La *petite vérole*, ou *ot*, ou *phcachhou* (fleurs du mal) et les boutons, les plaies de la *syphilis* ou *apphtong*. — La petite vérole fait mourir beaucoup d'enfants et beaucoup de grandes personnes; un mandarin porte cette perte à trois enfants sur dix âgés de moins de dix ans. On peut gagner la petite vérole sans avoir touché une personne qui en est malade, parce que c'est le vent qui la transporte, mais la syphilis ne peut pas se transmettre sans attouchement. Pour guérir les boutons, les plaies qui sont causés par ces maladies, prenez un *phset nek karéach* (gros champignon noir très rare et qui vaut 15 piastres l'un à Phnom-Penh), frottez-le sur une pierre, afin d'obtenir un peu de suc, puis lavez les boutons ou les plaies avec ce suc deux ou trois fois par jour jusqu'à complète guérison.

— La *gonorrhée* ou *prâmé* est moins grave que la syphilis; mais comme elle peut durer et s'aggraver à la longue quand elle ne guérit par d'elle-même, il faut la soigner dès qu'on la reconnaît. — Voici plusieurs remèdes indiqués par un petit recueil de secrets médicaux et de pratiques de sorcellerie qui m'a été communiqué par un soi-disant sorcier: — Pre-

nez de l'écorce du *chrès*, jetez dans deux tasses d'eau et faites bouillir jusqu'à réduire de moitié. Alors écrasez très fin l'écorce bouillie et mettez dans une bouteille avec de l'alcool de riz très fort. A partir du lendemain, donnez à boire au malade à raison d'un petit verre matin et soir.

Autre. — Prenez de la racine du *kontrong* (1), du poivre et de l'ail, écrasez, puis mettez dans une bouteille de l'alcool de riz fort. A partir du lendemain donnez au malade comme ci-dessus.

— Les maladies de la *rate* rendent triste et font perdre l'appétit. — Prenez du frangipanier (*champey*), jetez-le dans une petite marmite contenant un bol d'eau, faites bouillir jusqu'à réduire au tiers, puis donnez à boire au malade en une seule fois. — Recommencez plusieurs jours de suite.

— La *piqûre du kaep* ou *cent-pieds* donne la fièvre mais ne tue que les enfants. Aussitôt piqué, saisissez le *kaep*, tuez-le, ouvrez-le, prenez la fiente de ses intestins, et enduisez la partie malade. Les douleurs diminuent, la fièvre sera moins forte, et vous sauverez l'enfant.

Les *blessures*. — Pour guérir un coup de couteau (couperet bien plutôt), prenez des feuilles de bétel, écrasez-les dans un mortier avec de la chaux à chiquer, ajoutez de l'huile, mettez sur la blessure, puis bandez en rapprochant les lèvres de la plaie avec un chiffon propre. N'oubliez pas de laver la blessure à l'eau chaude chaque fois que vous changez le médicament.

Autre. — Prenez un coco sec qui a déjà poussé une tige, coupez-le et recueillez l'huile qui se trouve entre la noix durcie et le bois de la noix; prenez de la graisse du lézard *tonsân*, mélangez-la à l'huile de coco, puis introduisez ce mélange dans une noix de coco bien vidée par le petit trou; enterrez à l'endroit où sont vidées les eaux de la cuisine, puis laissez fermenter un long mois. Si le mélange est devenu un onguent parfait, vous avez là un remède excellent contre toutes les blessures.

Autre. — Prenez du blanc d'œuf de poule, du *teuk bansa* (borax à souder), faites chauffer, réduisez en poudre, mélangez avec soin, saupoudrez du coton et appliquez sur la blessure. Ne levez pas ce médicament avant complète guérison.

Pour cautériser une blessure quelconque, une plaie, prenez de l'arsenic (*janau*), pulvériser de la résine de racine du *smau kravanh chruc* (une herbe), faites sécher, pulvériser, mélangez par parties égales, puis saupoudrez la partie malade.

— *Bras ou jambes cassés*. — Dès qu'on vous apporte un individu qui a la jambe ou le bras cassé, examinez-le avec soin. S'il y a plaie et si vous distinguez

(1) Ancêtres.

(1) On peut remplacer le *Kontrong* par de l'écorce de *Smey*, du *Srakar kramal* ou du salpêtre brûlant.

des éclats d'os, enlevez-les. Qu'il y ait plaie ou non, placez le bras bien droit sur le plancher, le blessé étant couché, puis préparez le médicament suivant : — Prenez deux ou trois jeunes poulets, des feuilles de *praphenh* (arbuste qui sert à faire des balais) mâle et femelle; jetez le tout dans un mortier et écrasez avec un pilon de manière à faire une bouillie, mais gardez-vous bien d'enlever les plumes ou le duvet. Ceci fait, en étirant le membre, rapprochez et aboutez les os cassés avec soin, puis mettez sur le membre cassé la bouillie sanguinolente que vous venez de faire et entourez-le avec un linge propre bien serré, afin que les os que vous avez aboutés ne se disjoint pas. Ceci fait, enfermez le membre dans un clayonnage de baguettes de bambous, serrez et attachez en trois endroits différents, puis ordonnez l'immobilité : — les os brisés se souderont et les chairs luxées reprendront rapidement toute leur santé. Dans un mois, deux mois, le malade sera guéri. — On peut aussi remplacer la bouillie dont il vient d'être parlé par le *thnam* qui sert à guérir les blessures ordinaires; certains médecins l'emploient exclusivement et repoussent la bouillie avec énergie.

— *Entorses ou créch ou thld.* — Ce sont des foulures qui proviennent d'une chute qui force le poignet ou le cou-de-pied. Il faut les soigner de suite, parce qu'on en a vu qui, n'étant pas soignées, dureraient plusieurs mois et causaient de grandes souffrances. — Prenez des feuilles du *dambey santék* (arbrisseau qui pousse en buisson), des feuilles du *cobel tophus* (orchidée terrestre), du sel noir; pilez le tout dans un mortier, et, après avoir massé avec soin et longtemps le membre foulé, appliquez sur l'entorse, puis enveloppez avec des chiffons. — Visitez la foulure le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, en massant et en recommençant le remède chaque fois.

IV

A côté de ces médicaments, qui sont connus de tous les médecins, il y a les médicaments secrets, les *thnam pul* qui sont des poisons, les *thnam ponsap pul* qui sont des contre-poisons, les *thnam chamruos* qui sont des potions abortives, les *thnam sondam* qui sont des somnifères. Ceux-là, personne ne les connaît, et quand vous en demandez la composition à un *crou thnam*, à un *thmáp*, que vous savez en être instruit, il se garde bien de vous la donner, parce qu'il craint d'être accusé des crimes qui pourraient être commis dans la contrée par la suite. « C'est un secret, dit-il; je ne le connais pas. »

On assure que les Cambodgiens des environs de Chaudoc connaissent des poisons redoutables qui tuent sur l'heure et d'autres qui produisent le dépérissement pendant trois, quatre, cinq et six mois, puis

la mort. En vous donnant à boire, ils passent, dit-on, leur doigt enduit de poison sur le rebord de la tasse, et cela suffit: six mois après, la mort survient. Ils connaissent aussi les contre-poisons, mais ils ne l'avouent pas, parce que s'ils avouaient qu'ils les connaissent, on les accuserait de connaître les poisons.

Les Cambodgiens prétendent que les Cham et les Malais savent préparer les somnifères et les emploient pour endormir les personnes qu'ils veulent voler. Il y a des somnifères qu'ils mélangent aux aliments, aux boissons, au tabac; il y en a d'autres qu'ils soufflent sur le visage de la personne qu'ils veulent dépouiller.

Les potions abortives sont connues de beaucoup de personnes, mais je n'ai pu me procurer la formule d'aucune.

Ces *thnam* criminels ne sont pas les seuls qu'on ne veut pas faire connaître: il y a des *thnam* bienfaisants dont la formule demeure le secret de quelques familles, dit-on, et qu'elles ne veulent pas faire connaître. L'un d'eux est contenu dans un petit satras dont j'ai pu faire prendre copie; ce petit satras se termine ainsi: « Ce satra vient de l'étranger; il fut révélé à un bonze pendant qu'il dormait. Le matin, il prit une bêche et fut à l'endroit où, dans son sommeil, il avait vu enterrer une jarre d'or; il creusa, mais ne trouva pas la jarre d'or qu'il cherchait: à sa place, il trouva ce satra. »

Il commence ainsi: « Si vous voulez retrouver les forces que vous avez perdues, augmenter celles qui vous restent, prolonger votre vie jusqu'aux environs de cent ans; si vous voulez vous renouveler, retrouver votre jeunesse et votre vigueur procréatrice, faites ceci! » Et le satras donne la formule du *thnam* merveilleux.

Une des grandes préoccupations des Cambodgiens polygames — et les mandarins sont polygames en grand nombre — paraît être celle d'être toujours vaillants en amour. Les *thnam* qu'ils ont imaginés pour rendre les forces perdues sont nombreux; ils les distinguent en *thnam phoc*, potions, et en *thnam léap*, onguents; mais ils les désignent collectivement sous le nom de *thnam maha sranoc* ou « médicaments de la grande-jouissance ». Je ne puis insister davantage sur ce sujet sans entrer dans des détails difficiles à écrire; mais ce que je puis dire, c'est que le petit recueil de recettes amoureuses que j'ai sous les yeux brave l'honnêteté et dit avec beaucoup de franchise les choses qu'il dit.

« Ce satra, m'a dit très gravement le Cambodgien qui me l'a prêté, vaut un bouddha d'or massif, » et le pauvre diable était misérablement vêtu et laid à faire reculer les filles les plus amoureuses et les moins difficiles.

ADHÉMAR LECLÈRE.